

UN ROND



Reflexes  
GNIAFF

PARAISANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS, FRANCE (Un an... 2 50  
Six mois... 1 50)  
Abonnements de propagande: 0,50 centimes  
pour deux mois

REDACTION ET ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville 15, (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR (Un an... 5 50  
Six mois... 3 50)  
Abonnement double: 2 exemplaires sous la même  
adresse, un an: 8 francs.

# GUERRE A LA GUERRE, NOM DE DIEU!

## UN VACHER CAPITALISTE



### A BAS LA GUERRE!

Le grand despote russe repique à sa sonnette pacificatrice:  
L'autre semaine, il faisait arrêter à Pétersbourg une flutée de prolétaires qui ont eu la téméraire audace de se foutre en grève parce que leur patron les exploitait trop cyniquement.  
En bon père de son peuple, pour ne pas créer de jalousies de prolétaires intellectuels, le tsar Nicolas faisait, en même temps, raser deux douzaines d'étudiants et d'étudiantes.  
Tous ceux-là et celles-là, tant prolétaires que rejetons de bourgeois — dont le crime a été de désirer moins de misère et davantage de liberté — vont être embarqués pour la Sibérie.  
Le voyage est désormais facile: le bon petit père le tsar a fait construire un chemin de fer spécial: en quinze jours, on vous trimballe aux fins fonds des plaines glaciales!  
Ce petit fourbi de pacification intérieure liquidé, le bon Nicolas s'est occupé, de même avec son copain, le ministre Mouraviev, de pacifier l'Europe.  
Pour ça, les deux mecs se sont fendus d'un nouveau manifeste qui est d'un tonneau pyramidal:  
Primo, le tsar convoque toute la grosse légèrerie royale, impériale et républicaine à une parlotte sur la paix.  
Une conférence internationale de bouchers et autres gas des abattoirs au sujet de savoir si on doit assassiner ou signer le traité, aurait pour les bœufs, moutons et autres bestioles, une allure assez pacificatrice que, pour les prolétaires, la parlotte que propose le tsar.  
Celle parlotte de conférence, kif-kif avec les réunions d'aristocrates, aura pour résultat de permettre à un tas de malades de rocker aux frais des prolétaires, soit à Copenhague, soit à Bruxelles.  
L'ince d'œufs gras pour les catins huppées et fines mouches! Elles ne valent pas la conférence pour la paix et, curieuses de leurs plus rudes sal-

balas, elles y feront des conquêtes.  
Y aura des michés sérieux!  
Seuls, les cuisiniers et les gâte-sauces pourront faire la pipe aux belles femmes car le turbin de la conférence se circonscrit de la salle à manger, à l'alcoy et aux chiottes.  
A part ça, macache!  
En attendant la réunion de la fameuse parlotte, le tsar nous sert dans sa billiarde quelques unes des hincaltes qu'il juge propices à enrayer l'expansion du militarisme: il voudrait que les gouvernements arrêtent les frais des budgets de la guerre et promettent de n'y plus foutre de ralonges; qu'ils s'engagent à ne plus perfectionner les machines à tuer, à ne pas fabriquer d'explosifs plus puissants que ceux en usage et à ne pas construire des bateaux sous-marins ou plongeurs.  
Ouais! Mince de pantoufflette.  
Ou bien le tsar est la dernière des andouilles ou bien il est un des plus riches monteurs de coups de la boule ronde!  
Comment peut-il supposer que les grosses légumes s'entendront pour ne pas grossir le budget de la guerre?  
C'est sur ce chapitre qu'il y a le plus à tripataillier: gros émoluments aux feignasses galonnées, maquignonnages avec les fournisseurs de l'armée et les constructeurs d'engins de guerre, et les pots-de-vins par ci, les virements de fonds par là...  
C'est pour le coup que les Etats-Majors, les mornions chamarrés, la gradaille de tous poils, se révolteraient contre le pouvoir civil si les pékins s'avisent de rogner le budget de la guerre.  
Pas de ça, scrognieugnieu!  
Y a rien de fait, non plus, pour les autres propositions du tsar:  
« Pas de nouvelles machines à tuer! Justement, une crapule vient de perfectionner le fusil Lebel.  
« Pas de sous-marins! »  
Et voilà qu'un gas, dit en, le MATIN, a ouvert une souscription, tout ce qu'il y a de plus patriotique, pour en construire un sur le modèle d'un de ces cutis, baptisé le Gustave-Zédé, tandis que l'amiral Lockroy (aussi gradé que peut l'être le quotidien mendigoteur) en pince pour s'adresser à la maison qui n'est pas au coin du quai et veut faire construire une demi-douzaine de sous-marins du modèle d'un concurrent, le Nereid.  
Voilà qui ne cadre guère avec les boniments du tsar!  
Mais, foutre, y a pire encore que tout ça: en ce moment, les dérouléards se

démènent kif-kif des enrégés et redoublent d'insultes et de provocations guerrières vis à vis de l'Angleterra. Ils voudraient la guerre.  
Cette racaille a soif de sang.  
Ah, nom de dieu, si le populo avait le nez creux on leur en foutrait du sang impur... on leur couperait la soif en rivant à leur égout à paroles l'office d'un tuyau de pompe à merde!  
Reste à savoir comment on tuera la guerre.  
Ça, mille pétards, ce n'est pas de la compétence du tsar, non plus que de n'importe quel potentat.  
C'est du populo que ça relève!  
Nous n'en aurons catégoriquement fini, avec les guerres de peuples à peuples, que le jour où, dans les populos, se dressera une minorité de gas à poil ayant l'audace d'affirmer leur horreur de la guerre, leur dégoût des tueries entre nations.  
Actuellement, en Russie, y a les Doukhobortzis que le tsar pacificateur persécute parce qu'ils en pincent réellement pour la paix;  
Au siècle dernier, en Angleterre, y a eu les Quakers qui refusaient crânement de partir en guerre.  
Emboîtons le pas aux Quakers et aux Doukhobortzis. Y a que ça de vrai.  
Le jour où nous serons une floppée de bons bougres ne se contentant pas de détester platoniquement la guerre, les gouvernants y regarderont à deux fois avant de donner le signal des tueries.

### Un Vacher capitaliste

On s'est honnêtement émoigné à propos de Vacher, le laeur de pastoures; ce monstre faisait horreur à tous et nul ne lui aurait, de gaieté de cœur, serré le collier.  
Celle réputation partait d'un bon sentiment. Mais, non d'une pipe, pourquoi n'en avoient-ils pas entalé un service des autres Vachers?  
Ce monstre n'a pas été une exception: ses parents pullaient dans la société et y grouillaient pure que les ascots dans une charogne.  
Ça ne nous effraie pourtant pas, mille hommes! Bien loin de leur cas crapouillardes qui, comme scévéatase, rendraient des points à une douzaine de Vacher, on est tellement embrandés de préjugés qu'on les condole sans répugnance. Y a même des types qui ne sont dégoûtés de rien et qui s'avisent à leur loucher le croquepin et les doigts de pied!  
« Ou donc perchent ces Vacher? Montrons leurs tronches, père Peinard? » vont

interroger des pauvres aveugles qui ont les lucarnes bouchées.  
Sacréz nicodèmes! Enlevez la fierte de vos cils, s'étonnez vos chéates et regardez: Les Vacher?  
Ça commence aux galonnés, ça se continue par les juges et les curés, sans compter les capitalistes aux puttes cochées... Et la liste n'est pas complète!  
Si la liste n'est pas complète, énumérez tous les Vacher de la boule ronde, ça ferait la pige aux interminables litanes des chrétiens.  
Pour aujourd'hui, je vais me borner à vous montrer sous le blé: un des échantillons les plus révélateurs de cette collection de monstres, ce serait n'a qu'un défaut — il perche un peu loin, à Chicago — ce qui fait qu'il n'est pas à portée de tous les coups de pied qu'il mérite.  
C'est Joseph Leiter, l'ex-roi du blé qui, l'an dernier, a causé tant de misères et de morts par son mandat accaparement.  
Le monstre n'est pas rassasié de sang — pas plus que d'or!  
Les gollies de son calibre ont un appétit d'enfer; il n'y a qu'un moyen de calmer ces dévorants... c'est de leur couper la chaîne!  
Le Vacher de Chicago ne se satisfait pas en étripant quelques douzaines de bergères et de bergers.  
C'est trop peu, de la guanoite! Il lui faut un régiment de victimes!  
Aussi, après avoir accaparé le blé et avoir causé des milliers et des milliers de morts, voici qu'il manigance une crapulerie aussi abominable: il vient d'emmancher l'accaparement du lait, d'un bout à l'autre des Etats-Unis.  
Pourquoi ne s'est-il pas offert l'accaparement des pierres précieuses, des bicyclettes ou de quelques autres bricoles de luxe?  
Parce que ça ne ferait pas assez de victimes.  
Il faut du sang, dit Joseph Leiter!  
L'accaparement du lait est un coup chatinant: il jette à l'avance en sonnant aux larmes que ça va être coiffeur, aux souffrances que ça va en gendrer.  
Les croque-morts vont faire leur beurre dans l'affaire: les cœufières vont se peupler!  
Qui donc se nourrit principalement de lait?  
Les gosses! Les malades!  
C'est ceux-là que Joseph Leiter, le Vacher de Chicago, va coiffeur.  
Voilà le blé: le Leiter a commencé par syndiquer tous les quatre de ses amis qui commencent par les plus gros propriétaires des vaches plates de tout les Etats-Unis.  
La première opération du Syndicat, qui se fait d'abord de peupler une vingtaine de millions de bœufs de sa tuerie avec le Père laurier, a été d'abaissier, coiffeur, de tuerie pour cent le prix du lait qu'il a payé chaque nuit, par centaines de wagonnets aux Chicago, Cincinnati, Columbus, Cleveland, Philadelphia, Washington, Baltimore, New-York, etc.  
Les petits producteurs de lait n'ont pu tenir coup: ils ont été tués en cinq ans et il leur



...batazardier leurs exploitations à vil prix. Qui a racheté ? A. par exemple, de doit être des socialistes du Syndicat. Dis moi, quand il y a restera plus en présence, sur le marché, que les gros marchands du Syndicat, alors ces bandits vendront leur but à quel prix qu'ils voudront. Si c'était une vendue dont on puisse en passer, il y aurait même de refaire d'un autre. Mais, foutez, on ne peut se passer de lait. Et c'est quand les acceptateurs auront... Les prix, les pauvres gens qui manquent de pain, et ont bien obligés — bon... malgré — de s'en payer. Et c'est pour eux-la que la maison sera grande, non de dieu !

Et bien, les bons bourgeois, avais-je raison de dire que le Vacherie Gileardo est autre... c'est-à-dire que nous aurons de pastoures ? Et tout ça, c'est d'autant plus dangereux qu'il y a de l'air du G. G. G. avec l'appui des juges et des gendarmes. La société nouvelle est ainsi placée que la protection des lois est accordée aux plus grands monstres et que sa rigueur ne s'applique qu'aux petits scélérats. — ceux qui sont les moins dangereux pour nous. Comment changer ça ? Il n'y a pas trente-six solutions, cré-pé-lard, il n'y en a qu'une : il s'agit d'équilibrer la société par l'abandonnement de la puissance capitaliste. Un tourbi pavill ne s'accomplira évidemment pas en chatouillant le blair des chameberales avec des plumes de paon. Il y faut des triques. Qu'on se le dise, foutre !

### Tuyaux Corporatifs

Congrès des cheminots. — C'est ces jours-ci, vendredi et samedi (20 et 21 janvier) qu'a lieu le Congrès du syndicat des profs des chemins de fer, au café du Centre, boulevard Sébastopol. Grande assemblée, nom de dieu ! On va tirer au clair le flasco de la dernière grève. Si les cheminots ont la franchise de reconnaître leurs torts, ils ne chercheront pas loin les causes de leur défaite : c'est à eux seuls, à leur manque d'énergie, à leur chiasse qu'est due la déroute. Si seulement, la leçon pouvait leur être profitable ! Une conséquence de la cacade des cheminots est la démission catégorique du secrétaire du syndicat, Guérard, l'un des gas les plus énergiques du mouvement. Partisan de l'action, il ne veut pas se solidariser avec les poules mouillées et il vient de le déclarer très franchement : « Les événements n'ont pas modifié ma manière de voir, dit-il ; j'imagine que la voie conciliatrice est pleine de déceptions. L'antagonisme entre travailleurs et patrons n'est pas la conséquence d'un simple malentendu que l'on peut dissiper, d'un commun accord, mais bien le résultat d'un conflit d'intérêts entre le capital accapareur et le travail exploité. » Ayant cette opinion bien arrêtée, convaincu que le conflit se résoudra par la contrainte et non par la persuasion, pourrais-je sans hypocrisie, consentir à représenter un syndicat qu'un moment d'hésitation oblige, à abandonner l'esprit de lutte ?

Oh mais, si Guérard plaque son poste actif au syndicat des cheminots, j'espère foutre bien qu'il ne lâche pas la lutte sociale.

Dans le Bâtiment. — Les gas de la bâtisse se grouillent, nom de dieu ! Loin de les énerver, la tentative de Grève générale leur a donné de l'entrain.

La fédération du bâtiment vient d'adresser un manifeste aux syndicats et aux militants de la corporation, afin de redoubler de nerf pour museler les patrons... on attendait mieux !

Comme de juste, les bons bougres de la bâtisse ne mendigèrent rien aux bouffegaiettes ; ils ne sont plus assez gourdis pour mettre leurs espoirs dans le bon vouloir des gouvernants ;

Ils ne connaissent qu'une chose : agir directement sur les patrons et, selon les circonstances, leur mettre les poings sous le nez ou sur les yeux.

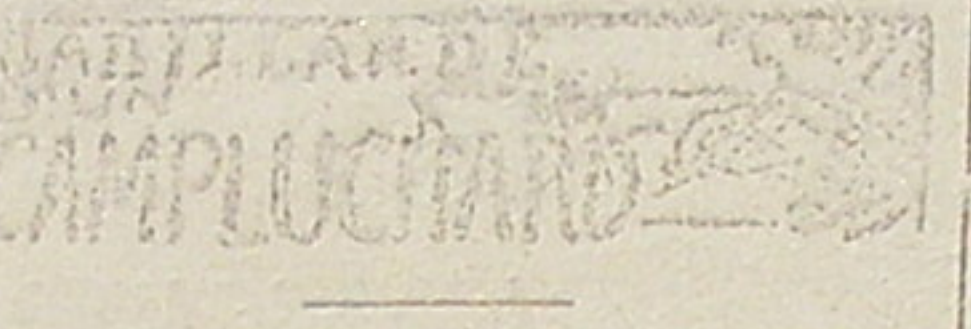
Aussi, les gas ont du vent dans les voiles !

Dam, y a rien de tel comme d'être audacieux et énergiques.

Chez les employés. — Quoique la grève des épice-mars ait été à moitié ratée, il en est résulté quelques maigres améliorations ; les patrons bouclent leurs bagnes de meilleure heure ; certains ont même supprimé les amendes et amélioré le boulotage.

Si peu que ce soit, ça prouve qu'avec du nerf on arrive à quelque chose. Seulement, que les épice-mars ne s'en-

...dom et par sur le rôle ; elle ont le malheur de se retirer dans leur coquille, de cesser d'être humains, les patrons ou profitent vite pour revenir à leurs anciennes exorbitances. Heureusement, ça garde bonne tournure : le noyau énergique des comités de travailleurs reste sur la brèche. Il y a même ceci de gaiboux : l'agitation gagne les autres branches d'employés. Inouï soit à la Bourse du travail, le syndicat avait émanché une réunion ou une trépatouillée d'épice-mars, de bazardiers et de caillots ; se sont amenés et le plan d'un grand mouvement de réespérance a été esquissé. Le même soir, dans une autre salle les ven leurs de chagréons, qui font basco à part, ont eu une réunion d'un même bat. Voilà qui promet, nom de dieu !



### L'AGRICULTURE OBLIGATOIRE (1)

Je m'étais pourtant bien juré d'en finir la semaine dernière avec ta sacrée binaise d'agriculture obligatoire pour revenir vivement à nos chères veillées. Mais, va te faire foutre, j'ai fait justement comme ce diable de marquis dont j'ai cassé l'histoire et qui avait la mauvaise habitude d'arriver constamment huit jours après la bataille. Mon épistola n'étoit pas prêt à l'heure et, véhéme, ce n'est qu'aujourd'hui que je vais essayer de conclure :

Je conçois bien qu'un bougre de la trempe qui jamais n'a boudé à la besogne, seigne tout le sang de son cœur en voyant l'horridique gaspillage que font de la terre les jean-foutre bourgeois — et tu n'es pas le seul, péte-tia !

En reléquant l'autre jour, à Guérin et à Esquerdes, ces pentes que ravinent les eaux et qui, depuis vingt ans, n'ont pas été débiquetées par la charrue, en voyant se dresser des touffes d'ajonc et de brande, là où poussaient des vignes galbeuses, on pensant que dans les environs, à Samadet, à Labastide, à Montecassin, c'est kif-kif bourriquet, sinon pire, je me disais que tu avais honnêtement raison de vouloir rendre à la culture cette bonne terre qui ne demande qu'à produire sous l'effort de nos bras et de vouloir envoyer paître, à coups de sabots dans le cul, des richards, qui la rendent aussi stérile que leur sale putain de vie.

Mais, comment diable, avec ta jugeotte, commets-tu le gros illogisme de dépoter la propriété pour le seul plaisir de la faire changer de maître ? Pourquoi après avoir dépossédé un jean-foutre arrivé, veux-tu coller à son poste un jean-foutre arriviste ? Pourquoi ne pas faire un saut dans la propriété commune ?

Que tu fasses foutre la camp au proprio incapable, j'en suis ! Mais je ne conçois pas que, subit, tu en enquilles un autre à sa place, te contentant, kif-kif Lazare, des miettes qui dégoutinent de la table du festin ? Ne serait-il pas plus chouette, après avoir sifflé à la portée le proprio récalcitrant, de le remplacer par l'ensemble des paysans par la Commune agricole ?

Qu'en dis-tu, nom de dieu ? Avec cette solution, pas besoin de surveillance. Au diable, l'administration de feignasses que tu nous inventais pour museler les richards ! Les culs-terreux intéressés marcheraient sans contrainte.

Ils triment comme des dératés, aujourd'hui qu'à grande distance du bec leur passent les excellentes choses, aujourd'hui qu'ils vont cul nu et triques vides pour empiffrer tant de porcs à l'engrais. Quo ne feraient-ils pas s'ils bûchaient pour leur compte, ayant pour prix de leur labour honne laus-tiffelle, picolo velouté, loisirs et bon temps ?

Avec ce système d'association, travail en commun et jouissance commune de la terre et de ses fruits, il y aurait une ribambelle d'avantages. L'un d'eux, et pas des moindres, serait l'emploi des mécaniques qui font l'horripilant, au lieu de foutre !

Pour sûr, aujourd'hui, elles nous coupent les abatis et nous trent le pain de la bouche, les bougresses de bécanes, — et dam, une foultitude de proles font kif-kif toi-même, ils les maudissent et leur montrent le poing.

Mais, une fois qu'on aura repris la terre, une fois qu'on aura démissionné les richards, on fera bon ménage avec les machines. Les luronnes nous donneront un riche coup de patte car elles feront, seules, les trois quarts de la besogne.

Bien entendu, les proles de l'usine et de l'atelier n'auront pas été plus bêtes que nous ; ils auront donné campos aux patrons en même temps que nous régions leur compte aux feignasses de proprios.

Le terrain ainsi déblayé, y aura même de s'entendre : campluchards et citoyens échangeront gratis et à la bonne franquette céréales, fruits, vinasse, contre outillage et objets manufacturés.

Commences-tu à comprendre que pareille besogne n'est pas du ressort des lois, de la gouvernance et des politiciens ?

Sans doute en fait de candidats d'amour-rachant à ton programme, la paix, une fois sur mille, tomber sur des sincères, — des merles blancs en fin de compte. — mais passons, ces oiseaux rares sont de deux sortes : des bourgeois de bon vouloir, bien intentionnés, — les ouvriers qui se rappellent encore de l'atelier et de leurs frangins. Mais, malgré toutes leurs chics intentions, les premiers n'ont qu'un vernis de révolutionnerisme ; le bourgeois reparait vite au plus petit grattage et à la fin finale, les accords font comme en cabot qui portait à son cou le dinor de son maître, voyant le butin assés-ili se résigner à en prendre leur part.

Mais alors, vas-tu me dire, comment ça va ? Comment s'y prendre ? Comment, en fin de compte ? Mais faire nous-mêmes, ça signifie tout et terme en faveur de l'expulsion des bourgeois ; habituer les esprits à la révolution qui se prépare.

Un brèvement et en bref, guenter sur les bords. Que la terre appartienne aux ceux qui la travaillent, que ce soient nos pères et non ceux de nos frères et de nos bourgeois qui ont assés-ili les mains dans la brousse, per à les routes, habiles vilings.

Que c'est nous, au jour d'hui, faisons toute la besogne, étant toujours à la peine mais jamais au profit.

Que la terre, conséquemment, doit nous appartenir, qu'à la prochaine Révolution nous de vous l'arracher aux bourgeois comme eux, lors de la Révolution du siècle dernier, ils l'ont arrachée aux nobles et aux curés.

Il faut se bien furrer dans la citrouille que, tant que nous n'opérons pas nous-mêmes, il n'y aura rien de fait ; nous n'avons pas plus à compter avec un gouvernement révolutionnaire futur qu'avec les parlementaires du jour.

La vieille société se désagrège, les scandales se poussent au cul les uns aux autres, après le Panama que Troudu cul de Beau-repaire menage de ressusciter, l'affaire Dreyfus qui s'éternise nous montre toutes les lares, toutes les purulences d'une charogne en décomposition.

Les matamores Déroulléistes et jésuitaires semblent prendre l'offensive, provoquer au massacre et à toi qui comptes pour ton projet sur l'action législative et gouvernementale, je le prie de remarquer ceci : les réacs, pour leur besogne rétrograde, ne comptent pas sur l'Etat, sachant que c'est une force inerte tant qu'il n'ébranle pas ses bataillons.

Ecoute cet aveu d'un réactionnaire : Des-mouhins, du Gaulois :

« Nous assistons en ce moment à une sorte d'insurrection générale contre l'inertie de l'Etat et la situation que révèle ce soulèvement pacifique n'est pas un signe moins certain de la décadence, je devrais dire de la dissolution du régime actuel. L'armée, c'est celui-ci qui s'en occupe, la justice c'est celui-là qui la prend en mains, cet autre se spécialise par la défense des droits du citoyen. C'est le démantèlement de la fonction gouvernementale, c'est la liquidation de l'autorité. »

Un autre réac, Cornély, du FIGARO, conclut, à propos des ligues bourgeoises qui se forment à tout bout de champ :

« Ces groupements, ces organismes sont destinés à remplacer l'organisme officiel disséminé, impuissant. Ce qu'il y a de réellement admirable dans ce loku-leshu c'est que le percepteur continue à fonctionner et le payeur à payer. C'est ce qui permet d'aller encore Dieu seul sait combien de temps... »

Ainsi, tu vois que les bourgeois eux-mêmes, tant qu'ils n'ont pas le sabre de Dodds et de Galiéni à leur service ne crachent pas du tout sur la méthode anarchiste.

Emboltons le pas, foutre ! Et puisqu'ils forment des ligues, formons la nôtre en tapinois : groupons-nous, sentons-nous les coudes, syndiquons-nous, passons-nous dore et déjà des services de la gouvernance, faisons le vide autour de nos urnes, de ses prétoires, de sa police et bientôt aussi de la caisse du percepteur.

Car, là est l'endroit sensible de la gouvernance. Comme l'a seriné le jean-fesse de Cornély, tant qu'on lui aboule de la gallette ça lui permet encore d'aller...

Dès que ça tournera à l'aigre, au moindre chabanais qui seconera les villes, à la plus petite action ouvrière, commençons par là : envoyons à Dache le percepteur.

Après, si ça se corse, si les fractions bourgeoises en viennent aux mains et que le prolétariat mette son grain de sel dans l'affaire, ne nous endormons pas sur le rôle ; profitons de ce moment pour faire notre révolution, c'est-à-dire prendre la terre, abolir l'impôt, la rente et l'hypothèque.

Et ne nous laissons pas monter le bobé-chon par la clique politiciarde. Il ne s'agit plus de remplacer le monocard Félicque par un Clémenceau ou par un Jaurès, — la révolution devra être une révolution économique.

Notre œuvre sera de foutre en l'air les titres de propriété et d'annexer à la Commune les gros domaines des richards :

A la Commune les châteaux et les métairies de M. le comte,

A la Commune les prés et les vignobles du couvent,

A la Commune les forêts et les parcs du riche banquier,

A la Commune la ferme de l'industriel de la ville.

tu penes et on vaudra risp savoir d'un gouvernement quelconque qui nous ramènerait une fourniture de moutons pour nous griser pire qu'avant, qui prendrait nos salons pour nous faire casser la marpolette et nous enverrait au percepteur pour palper notre monnaie.

Zut alors ! On s'aura bien aligner sans cette vermine et vivre de longs jours sans se manger le nez.

Nos patrons s'entendaient bien dans l'assemblée plénière du village qui supprima le bourgeois Turgot et qui revêcut quelques mois dans les clubs de 1848.

Les mublanchis de la mystérieuse Afrique s'accordent en leurs palabres — nous ne serons pas plus bêtes qu'eux.

Y aura pas de pat que, let-kif les cabots de l'écriture, fantasie nous prenne un jour de retourner à nos vomissements.

C'est pour toujours qu'on aura dégommé la saleté élastique.

LE PÈRE PEINARD.

### Propagande et Solidarité

Il y a quelques semaines, un copain m'envoyait une bicyclette pour en faire cadeau à un censeur du Père PEINARD. Ça foutre bien fait la balte d'un camaro qui pégrina à travers les campluches de l'Oise et à qui cette Rosstiane d'acier a permis d'élargir son rayon de propagande.

Le gas est bouffe, en même temps que colporteur du Père PEINARD ; aussi, tenant à faire acte de solidarité à l'égard d'autres copains, il s'est aligné pour bécoter, à son temps perdu, une bonne paire de répétitions qu'il fera, sur mesure, pour l'un des vendeurs de l'Etat PEINARD que je lui indiquerai. Et il espère pouvoir offrir, environ tous les mois, à l'un ou à l'autre copain, une bonne paire de ribouins qui permettront à celui qui en aura les arpions gantés d'arriver tranquillement le terrain.

Co que c'est que l'exemple ! Cette semaine encore j'ai reçu une bicyclette qui va être bougrement bien accueillie par un autre vendeur.

Le bon feu qui en était possesseur ne l'enfourchait quasiment jamais. Il la conservait, comme on garde des tas de choses, sans en avoir un usage immédiat. Mais, comme il n'a pas pour deux liards d'instinct propriétaire et accapareur, quand il a su que sa bécano, qui moisissait dans un coin, serait richement utile à un camarade, il n'a pas barguigné ; il l'a donnée !

Si ces galbeuses initiatrices étaient tuées, ce serait bath aux pommes ! Et foutre, est-ce impossible ? M'est avis que non ! Il me semble qu'il doit bien y avoir d'un bout de la France à l'autre, quelques douzaines de copains qui pourraient, sans se saigner le cœur, se débarrasser d'une bécano dont ils usent peu ou pas, au profit d'un camaro qui l'utiliserait pour naviguer de campluche en campluche et essayer les bonnes idées.

### DANS LES CHEMINS DE FER

(Lettre d'un nouveau lecteur)

Père Peinard,

L'autre jour, entendant les camelots crier à tue-tête dans la rue, j'achetai votre journal pour rigoler. Je croyais que le Père PEINARD était simplement une feuille amusante. En le lisant, je me suis aperçu qu'il contenait autre chose que des blagues : des idées ! Et des idées qui, entre parenthèses, m'ont paru justes, tout émises qu'elles soient à la bonne franquette, dans un style populaire.

J'ai remarqué un petit entrefilet sur le sort des employés de chemin de fer. Je m'y connais un peu, mon père ayant été chef de gare sur le P. L. M. Tout ce que vous pourriez dire des Compagnies sera anodin, à côté de l'affreuse réalité.

Oui, les employés sont surmenés ! Oui, ils ont des amendes à propos de bottes ! Oui, la retraite qu'on fait miroiter à leurs yeux toute leur vie, n'est qu'une illusion !

Dites-le, répétez-le ; on ne le saura jamais assez.

Une foule de gens crient contre les employés de chemin de fer, à cause de leur peu d'amabilité. Ils s'en prennent à ces pauvres malheureux, sans se demander pourquoi ils sont ainsi. Ces crétiens devraient comprendre que les employés de chemin de fer ne sont pas une race d'hommes déshérités sous le rapport du caractère ; leur mauvaise humeur a une cause.

On le sait bien ! Mais il est plus facile — et plus lâche — de rouspéter après un pauvre bougre, voire même de l'engueuler, que de s'en prendre à la Compagnie, ou à défaut des gros bonnets, à son matériel.

Le chef de station, que le public croit très heureux avec son logement et son jardin, est tracassé toute la journée. Il a la responsabilité des trains, du télégraphe, du coffret, des billets, du bon entretien de la gare, des lampes, des marchandises, etc. etc. etc.

Un fois parachevé, il a même bécoté

(1). Voir les numéros 114, 115, 116, du P. P.



himent insuffisant. Aussi, les colis se trompent-ils souvent de destination, dans la boussoulade de leur classement et de leur chargement.

La bête noire, le loup-garou des employés, c'est l'inspecteur. Cet homme-terrible, sans se rendre compte de rien, administre les amendes. On le craint et on se garde de répondre à ses observations... Il y va de votre avenir... L'inspecteur, avec l'inconscience du fainéant, promènera son doigt sur la cheminée de la salle d'attente et dira : « Tiens, regardez donc cette poussière ! » Il trouve mille petits oublis inévitables, car le travail ne peut se faire tout seul. Le pauvre chef de station n'ose pas attraper son facteur qu'il sait surmené par les expéditions ou autre chose, et dont il a la responsabilité. Le facteur oublie-t-il ceci ou cela ? Un, deux, trois francs d'amende !... Et le double au chef pour n'avoir pas vu !

Et voilà des gens qui gagnent à peine 3 francs, et qui ont de la famille, — sans compter que le facteur doit se loger dans le bourg à ses frais.

Quand deux trains se croisent, ou qu'un train de marchandises est en gare et qu'il faut le garer pour laisser passer un train de voyageurs, le chef est à peu près sûr de son amende. Comment y échapper ? Il y a plein les cartons poudreux de règlements par milliers qui prescrivent contradictoirement le devoir du chef de gare dans tel ou tel cas et il est aussi impossible de les connaître tous que de les observer.

J'ai vu mon père aux prises avec des voyageurs qui demandaient des billets, deux trains de voyageurs et un de marchandises, le télégraphe annonçant des retards et des clients qui venaient réclamer leurs bagages...

Comment s'en tirait-il ?... Il était comme fou !... La perspective des amendes, et celle de la prison s'il arrivait quelque accident le bouleversait. On croit vulgairement que la crainte de la prison stimule les employés ; c'est une colossale imbécillité ! Ça ne sert qu'à les affoler. Ils ont, bien-que bourgeois, un grand souci du sort des voyageurs et ce n'est nullement la peur de la prison qui leur fait prendre des précautions, je puis l'affirmer. Il y a une foule d'employés à qui la crainte des accidents cause des cauchemars journaliers. Ceux-là ont une nuit douloureuse, — comme leur journée !

De plus, il y a des gares où le chef est seul pour faire tout le service. Quelle sécurité peut-on attendre dans de telles conditions ?

— 0 —

Je passe mille choses, père Peinard, et j'arrive à la retraite. Quelle blague ! La plupart du temps on meurt avant de l'obtenir... Ça fut le cas de mon père : il mourut six mois avant le jour si ardemment appelé, après 32 ans de service.

Après 25 ans de travail, le chef de station a droit à une retraite proportionnelle ; mais on ne peut sortir de la Compagnie qu'à l'âge de 55 ans. Pendant l'intervalle, la Compagnie verse, chaque année, une minime somme qui augmente le chiffre de la retraite. Aussi, pendant ces dernières années le pauvre diable est embêté par les agents supérieurs de la Compagnie : le médecin prétend qu'il ne voit plus clair et l'inspecteur lui devine des étourdissements... Le but ? Réformer l'employé avant l'âge de 55 ans, afin d'avoir moins à lui payer.

Si l'employé résiste et atteint ses 55 ans, c'est une autre paire de manches. Quand il réclame sa retraite on le trouve bien portant et on veut le garder, car il y a dans les règlements une clause qui le rive encore à la Compagnie... On ne le reconnaît pas encore en état d'incapacité !

Cette clause, le malheureux l'a signée — comme il le signa tout ce qu'on voulait, lors de son admission, tressé par le besoin de gagner sa vie !

Alors, pour conquérir sa maigre retraite, il lui faut simuler la maladie, demander grâce à coups de mensonges et de certificats de médecins complaisants.

Voilà donc cette retraite, à laquelle les ouvriers aspirent tant ! A peine de quoi ne pas mourir de faim, à un âge où l'on est usé. Et, que de cris de révolte étouffés, pour ne pas perdre cette petite somme, que de vexations subtiles ! Aucune indépendance pendant toute la vie et douze jours de repos par an ! Quand j'étais jeune, je me disais naïvement : « J'écrirai ces horreurs aux journaux. » Douce illusion ! Les Compagnies cloquent le bec aux journaux quotidiens avec des permis de circulation.

Je vous écris à vous, vous priant d'insérer ma lettre ; ma seule crainte est que cette lettre, paraissant dans un journal révolutionnaire, soit taxée d'exagération. Cela n'est pas !

— 0 —

Ce que je tiens à vous dire encore, c'est que tous les employés désirent la grève, mais aucun n'ose en prendre l'initiative. La haine de l'employé de chemin de fer pour sa Compagnie est immense... Quel dommage que ces pauvres gens ne se sentent pas soutenus par le public. L'un d'eux, qui n'est certes pas anarchiste, me disait un jour : « C'est triste, notre sort ne touche pas le public. Comment faire pour qu'il s'intéresse à nous ? ». Ah, je sais un moyen qui l'y forcerait...

Il me parla tout bas à l'oreille et je dus reconnaître que, pour énergique qu'il fût, son moyen était excellent.

### A COUPS DE TRANCHET

A qui le tour ? — La semaine dernière, à Seuz, 80 troubades du 82<sup>e</sup> lignard ont été à moitié empoisonnés par du « singe » pourri. Une vingtaine ont dû être transférées à l'hospice et il y en a déjà un qui a cassé sa pipe.

C'est toujours le même fourbi : les dirigeants travaillent à l'extermination des fissions du populo en les empoisonnant en douce.

Ces bandits auraient tort de se gêner puisque les victimes ne se fâchent pas !

— X —

Les débuts de Deibler fils. — Deibler fils, successeur de son ignoble père est entré en fonctions : sa première victime a été un vieux campuchard, Damoiseau, qui a fait preuve d'un sacré courage, a fait la nique au raticchon qui le cramponnait et, en fait d'raison funèbre, a déclaré que de passer la tête dans la lunette lui semblait le plus beau jour de sa vie.

Ce n'était donc pas un chourneur ordinaire que ce Damoiseau.

Foutre non ! Ce cul-terreux était un vieux républicain, qui fut 25 ans maire de la commune de Rouilly et qui, anticlérical enragé, dépensa pas mal de pognon à faire la guerre aux raticchons.

Aussi peut-on dire qu'il est victime autant des curés que de la famille et de la propriété.

A l'instigation de sa frçoille son gendre et sa gotton lui firent vendre ses biens et l'exaspèrent tellement que Damoiseau entra dans une colère féroce et, fou de rage, il alla faire, à coups de revolver, un carnage de sa famille : le gendre en creva, la fille en fut atteinte seulement, ainsi qu'un pauvre gosse qui n'y était pour rien.

Vous pensez bien que l'épouse n'a pas fait grâce à un type qui détestait tant les curés !

Tout de même, y a pas à tortiller : s'il n'y avait pas eu des chichis d'intérêts, enfants par cette gare de propriété individuelle, Damoiseau n'aurait jamais extorqué personne.

— X —

Misère et mort ! — Rue Surcouf, un sans-turbin, Lecur, venait d'être décrié d'expulsion de son logement, à la requête du probloc. Quand le quart-d'œil et l'huissier se sont amenés pour opérer ils n'ont trouvé qu'un cadavre : le locato s'était pendu de désespoir !

A Belleville, un docteur qui perchait rue des Fêtes, se trouvant à bout de tout, résolut de se suicider, dans l'espoir que son mort attirerait l'attention sur sa femme et ses gosses... Il avala trop de biudennum et n'en est pas mort ; il est à l'hospice.

Au comptoir correctionnel, les chats-fourrés viennent d'administrer au mens de prison à un puvotin qui n'ayant pas boulé depuis vingt-quatre heures, a cassé des cerceaux à coups de caillou pour attirer l'attention sur sa rustouffe.

Par contre, le Tanneur National guedifonne on ne peut mieux, la Bayette de l'Aquarium est excellemment appréciée et, dans quelques nuits, il y aura grand bal à l'Hôtel de Ville.

Donc, tout va bien ! Des métrains coucheurs, des grincheux, des snatches peuvent seuls ronceonner.

### EN BANLIEUE

Saint-Quen. — Ce pafelin, à un bout de puces de Paris, est faret d'une population mi-industrielle, mi-paysanne.

Là se récoltât autrefois un petit pif de ail-grelot qui secouait les sangs et faisait banl-ionner les citrons ; à l'époque les aristos de l'endroit étaient de riches ensoures d'es-siettes.

Aujourd'hui, macerchot Exploités jusqu'à plus soif, ils n'ont plus le nerf de se rebeller.

Pour preuve ce qui se man gère dans une fabrique d'eau de Javelle, de la rue des Docks : les prolis y sont sous la coupe d'un galeux, cagot en diable.

Le charegnard fait trimmer ses esclaves sous l'égide du saint nom de Dieu, il ne les raque pas beaucoup, il est vrai, est leur-tat abaltro d'interminables journées. Un ronce-cho, ceux qui ont été bien sages ont droit à une magno.

Devinez quelle image ?

« Un flot de la banque... » allez-vous dire.

Pardienne, que le singe cafard va s'atta-cher ses prolis avec des sottises : l'image qu'il leur reflète n'est autre qu'un miroir de la Croix du Danemark.

Ça vous la coupe ? Hé bien, c'est comme ça, je ne blague pas !

La racaille raticchonnesque tient le haut du pavé dans cette turne ; ouest, fait-il que les prolis mariés aient passé par l'église, — sans ça, du sac ! Par contre, le prolo ou veine de marida et qui accepte d'être marié par le curé touche, pour cette bassesse, une prime de 50 balles.

Nom d'un foutre, c'est à croire que les turbineurs de ce bagno maudit ont dans les tripes l'eau de Javelle qu'ils fabriquent, puisque jamais il ne vient l'un d'eux l'idée de lessiver le singe en faitant le cul dans un bainnet du grand-mère !



#### Mince de laplat

Saint-Etienne. — Il y a des semaines et des semaines qu'il est question de grève dans le bassin de la Loire ; mais, le mouvement est châté d'avance car, au lieu d'agir, les gueules noires se sont laissées trainer en longueur par les patrons qui ont profité de ça pour se précautionner.

Le comité fédéral des mineurs a eu la gnoleric de réclamer l'arbitrage devant le juge péteux et les Compagnies ont saisi la balte au band : « On accepte l'arbitrage, seulement, nous demandons un délai pour savoir si on doit l'accepter... »

C'était se foutre des prolis.

Et les pauvres gas n'y ont vu que du feu.

Après trois semaines de pirotrage, ce qui était à prévoir s'est produit : les Compagnies ne veulent rien savoir de l'arbitrage.

Et, une fois de plus, les mineurs sont roulés parce que, au lieu d'agir, ils ont parlotté !

#### Etrennes de dépaté

Saloux. — Le bonno-galette Cauvin, quo ses prolis ont baptisé Barbapoux, a voulu bouclier l'année crébue en proposant à ses esclaves qu'il est large... des épaulis : il fit donc assavoir, par ses contoc-coups, qu'il allait distribuer des etrennes à ses prolis.

Grand travail dans la boîte et jubilation sur toute la ligne ! De contentement, les plus coillons s'en tapaient le cul par terre en serinant : « Hein, c'est pas un méchant homme, not' patron ! »

La distribution des etrennes se fit à l'économat ; les prolis s'amenèrent la gamelle enfarinée et, pour tout potage, ils requerront... des harangs-sés.

Oui, nom de Dieu, des harangs-sés ! Barro n'y en avait-il pas à gogot : chaque ouvrier, marié depuis une temps déterminé, on reçoit deux pour chaque membre de sa famille.

De gracie-abord, ce fut une déception ; puis la gnoleric reprit le dessus : « Mieux vaut ça que rien » rengainèrent les rigue-douilles et certains se rouspillèrent même pour en avoir...

Voilà qui est triste, mille dieux ! Pauvres sturbiteurs, c'est-y de la bouze de vache qui ferait vos vœux ?

Comment, on vous colle par le bec des harangs-sés, et vous êtes assez jeu-jeuns pour accepter pareil cadeau ?

Que votre exploitation cesse donc de vous voler et pas besoin d'aura-t-il de vous faire l'andoué !

Savez-vous ce qui il fallait faire des harangs-sés ?

Il fallait les attraper par la queue et on souffleter le distributeur :

— Etrenne, cochon !

Où bien, vous auriez pu les remplir dans leur baril et les expédier à la Bayette de l'Aquarium avec l'étiquette : « Etrennes du député Cauvin à ses collègues. »

#### Etrennes à l'égrais

A Thury-en-Valois, dans l'Aisne, il y a un nid de moines plus dangereux pour les campuchards des alentours qu'un nid de frelons.

Ces sacrés moines se la coulent douce, sur une immense propriété qu'ils ont acquise ; mais ils ne se contentent pas de gaudiller, de soiffer, de s'empresser...

Qui plus est, ils empoisonnent les cols terreux : ils ont subigoté le pays et ils dépendent à la jeunesse d'aller au balon de samuter, sans la permission du curé ; ou-lio ça, ils ont mis le grand-darce au honneur et ont enrégimé leurs viet-mes dans une association baptisée « les enfants de Ste Marie. »

Quelques bons bougres ont résisté à l'abrutissement.

Si seulement, ceux-ci avaient du cerf, ça irait assez.

Ainsi, pourquoi ne prendraient-ils pas chacun une trique pour sonner l'alarme sur la crapouille des moines ?

Un tel carillon vaudrait bien celui de Cambrai !

#### Petit effort, maigre résultat

Creil. — L'exploiteur de halles de la même espèce que tous ses Congrères : quand un prolo n'y parvient plus à faire sa rapace de l'extre, il le botte à terre et se fait de moie se sur le sort du mal-heureux.

Le moineau ne se défend pas avec les mêmes armes que le corbeau, quand les prolis gas sont tout !

En vertu de nos crapuleux principes, puisés dans le manuel du parfait exploitateur, ce charegnard, ces jours derniers, saqué plusieurs vilis-poulos qui avaient trimé à son profit pendant un bon quart de siècle, a été précautionné d'un nouveau

balayage quand l'indignation des prolis l'a intimidé.

Les bons bougres se sont frottés à groumer et les singes s'en sont allés ; il n'a pu continuer les renvois de vieux ouvriers et n'osant agir carrément, il laisse le mal constamment sur le dos de ceux qu'il veut renvoyer et il les canole ferme dans l'espoir qu'ils partiront d'eux-mêmes.

Et les bons bougres étaient encore plus énergiques ils transpiraient en plein le galeux : ils voient le résultat ; une légère ronceboudade l'a intimidé — que serait-ce s'il craignait les châtaignes et les marrons !

#### Célibataire potelé

Reims. — Dans le quatrième canton de Reims, de copains se réunissent tous les samedis et font la causette sur des événements d'actualité dont ils tirent des conclusions anarchistes.

Comme ces causeries attirent du populo et que quantité de bons bougres s'y brassent les boyaux de la tête, la police cherche à les interdire ; samedi dernier le quart-d'œil s'est amené, escorté de topastailles et, pour effaroucher les auditeurs, il a de suite parlé d'arrêter l'orateur.

Ça a juste fait l'opposé de ce que voulait la bourgeoisie : le copain Bourgeois a vertement répliqué et tous les auditeurs ont applaudi à outrance et ont promis de revivre et d'amener des amis, afin de prouver au commissaire qu'ils se foutent autant de ses menaces que des promesses d'un député.

#### A LIRE :

Dans le numéro de la Revue BLANCHE de 15 janvier : une riche triline de Tolstoï « Contre la guerre » ; « Notre loi des Suspects », par de Pressensé, et des « Documents sur l'application des lois sécularisantes », par Emile Pouget.

### Communications

#### Paris

— Le groupe communiste du XIV<sup>e</sup>, réunit tous les lundis soir, salle du Moulin de la Vierge, rue de Vanves, 102.

— Cours d'art oratoire gratuit, tous les jeudis à 5 h., par Mowbray, au café, 69, rue Blanche.

— Quelques camarades, ayant soupé de travail pour les singes voudraient s'associer pour entreprendre des travaux à leur compte ; ils désirent entrer en relations avec quelques camarades de la partie habitant Paris, et des qu'ils seront une dizaine ils se réuniront pour s'entendre sur le mode d'organisation. Ecrire à Th. Moyé, menuisier, rue Mathias-David, 33, la Glacière.

— Groupe des Étudiants Révolutionnaires Internationales. Réunion le mercredi, à 8 h., du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

— Solidarité des Trimardeurs, réunion tous les mercredis, au bar, 44, rue Curial et permanente pour les camarades sans travail, tous les soirs à 7 h.

Les camarades qui connaissent des emplois qu'onques sont engagés à en aviser au plus vite F. Cuissé, au bar, 44, rue Curial.

#### Enlilieu

Saint-Ouen. — Affa de redonner de la vigueur au mouvement les camarades sont convoqués samedi, salle Esel, 8, rue de la Chapelle.

Saint-Denis. — Coalition des Révolutionnaires Dyoniens, réunion tous les jeudis soir, salle Conroy, 66 bis, rue de Paris.

#### Province

Nancy. — Les libertaires n'ont pas trouvé toutes les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 2, rue de la Vierge.

Enghien. — Loquier, 25, rue Roumieu, vend toutes les publications libertaires.

Reims. — Les camarades du Foursour de Lange réunissent tous les samedis au café de la République, 29, rue St-Thomas ; ceux du Harbat au café St-Maurice.

Le Havre. — Tous les dimanches, réunion de Crotin, restaurateur, rue d'Harbat.

Trouais. — Rendez-vous pour une soirée de l'ill. 8, rue du Clavier Rouge, datifine organ.

### Petite Poste

M. Nouvelle. — T. Tilly. — B. G... — G. Carré. — J. L... — M. J... — C. S... — D. S... — M. J... — M. A... — B. N... — S. T... — E. S... — G. P... — I. L... — P. B... — C. G... — B. G... — N. S... — C. P... — D. S... — P. S... — G. S... — M. S... — M. S... — C. S... — E. S... — R. S... —

Le P... dans les tribunaux, un des gars, l'expliquer.

Ce journal est composé par des ouvriers qualifiés.

Le gérant : L. GRANBIDIER  
Imp. Granbider 15 rue Lavoisier, Pa.





Ah, mon pauvre Ravachol, si tu pouvais voir ça, ce que tu rigoterai!

(3)  
Conte de Noël

PAR  
LOUISE MICHEL

L'affaire, disait-on, s'instruisait rapidement si rapidement qu'un soir on vint chercher Pierre dans son misérable logis de la rue Galande pour le conduire à la prison du Petit Châtelet, où il fut jugé en toute assurance et rapidité, les preuves ne permettant qu'un doute.

Avec le bruit fait par la découverte des restes de la vieille idiote les témoignages étaient venus.

Les deux paysans avaient été interrogés, celui qui ne parlait pas d'ordinaire, étant d'une remarquable loquacité en fait de dépositions devant la justice, avait éclairé les magistrats.

On avait ainsi appris qu'un homme couvert de sang, marchant comme en rêve à la recherche de quelqu'un qui vient de faire un mauvais coup, avait, devant les deux paysans, laissé tomber de ses vêtements un sac d'argent qu'il venait de voler à la femme assassinée et, comme pour rien au monde ils n'auraient avoué avoir trinqué avec un meurtrier, la bouteille vide qu'on avait retrouvée passa pour avoir été vidée par l'assassin après son crime. Ils convenaient

avoir laissé à terre la lanterne en s'enfuyant.

Dans un moment de lucidité, le vieux pourtant, s'étant montré moins affirmatif que l'autre, mais s'étant avisé de dire que la figure de l'homme lui avait semblé honnête et que le chien lui faisait l'effet d'une bonne bête, il devint immédiatement suspect; peu s'en fallut qu'on ne le regardât comme complice. Il avait eu, heureusement pour lui, la compagnie de l'autre depuis le matin et même après.

L'argent de la victime avait servi à payer les dettes de Pierre, à acheter des superfluités de nourriture et de vêtements à sa famille.

Le fils de la vieille, avec qui Pierre avait partagé sa tourbe, alla déposer que le criminel leur avait fait cette aumône à sa mère et à lui, mais qu'il le dénonçait afin d'en avoir pas sur les mains le sang de la victime!

Les témoignages étaient si accablants que Pierre était jugé d'avance et qu'on ne se donna même pas la peine de les lui faire tous connaître. Il fut condamné à être pendu au gibet de Montfaucon sans qu'aucune voix s'élevât en sa faveur; on regretta même de ne pouvoir l'exécuter qu'une fois: plusieurs meurtres dont on n'avait jamais trouvés les auteurs pouvant lui être attribués.

La fille de l'idiote, qui depuis si longtemps avait changé le collier d'or pour une chaîne de cuivre, réclamait la bourse de cuir pleine d'écus d'argent, quoique jamais elle n'eût appartenu à sa mère. Le dernier des écus confisqué chez Pierre lui fut remis avec la bourse comme dédommagement.

Pierre Marcel fut pendu la veille de Noël, afin que monsieur le bourreau put passer en paix les fêtes, sans avoir en perspective

un travail désagréable quand le froid rend les doigts gourdes et que les yeux sont aveuglés de neige.

La femme de Pierre et la petite Margot n'osaient pas sortir, poursuivies qu'elles étaient par les enfants, les malandrins et les truands qui leur jetaient des pierres en les appelant femme et enfant de pendu.

« Il osait faire la charité! criaient les truands, qu'il aille voir maintenant si on lui fait des feux de tourbe là-haut à Montfaucon! »

Le soir du 24 décembre, toutes deux voulurent voir Pierre qui avait été pendu le matin. La petite Margot s'imaginait qu'il leur parlerait, car elle ne savait pas ce que c'était qu'être pendu. La mère, elle, voulait mourir. Elle prit son dernier morceau de pain, le partagea entre l'enfant qui le mangea et le chien qui n'en voulut pas, et Margot bien enveloppée de sa capeline qui lui cachait le haut du corps et de celle de sa mère qui lui servait de jupe, Jeanne, Margot et Tom, grâce à la neige, qui, tombant par tourbillons les cachait et éloignait les truands, tous trois glissant par les rues les plus sombres s'en allèrent vers Montfaucon pour n'en jamais revenir.

Bientôt, l'enfant fut fatiguée, la mère la prit dans ses bras où elle s'endormit.

La pauvre femme voulait mourir avec son enfant, mais elle ne voulait pas que l'enfant eût froid, ni qu'elle fut fatiguée. Comment elle arrangerait cela? Elle n'en savait rien. Le chemin lui semblait devoir être éternel, la neige tombait toujours, éteignant les brasseurs des rues, dont elle ne se fut du reste pas approchée, l'enfant avait chaud dans son nid de laine, c'était tout.

Les cloches sonnaient dans l'air; des fautes parées remplissaient les rues. La

veuve bâtaït le pas malgré sa fatigue; en passant devant une église elle fut devinée aux lueurs joyeuses de l'illumination qui entourait un saint de bois, en grande vénération, et quelques coups furent distribués à la femme et au chien. Elle, la tête blessée, la bête une patte brisée, continuèrent leur chemin; l'enfant dormait toujours, les deux autres saignaient sur la route. Vers minuit ils arrivèrent au pied de l'horrible Montfaucon. C'était si loin que les pieds de Jeanne ne pouvaient plus la supporter, le chien se traîna, ni lui, ni sa maîtresse ne se plaignaient, résignés.

Il fallait monter ce calvaire. La montagne était toute blanche, glissante et glacée d'abord, les larmes de Jeanne gelaient sur ses joues, puis elle ne pleura plus, devenant de marbre.

Un seul des pendus de la journée, pareil à une loque noire, se balançait au vent. Jeanne le reconnut sans savoir à quoi elle le sentait.

« Pierre! cria-t-elle, Pierre. — Pierre! cria l'enfant, que l'horreur de voir se balancer le corps au-dessus de leur tête avait éveillée. »

La mère s'assit, prit son enfant dans ses bras et resta immobile, le chien se coucha à leurs pieds, — la neige tombait toujours s'en tassant autour d'eux.

S'ils fussent arrivés un peu plus tôt, seulement quelques minutes, ils eussent été sauvés, car M<sup>r</sup> André Vésale était venu là avec ses élèves chercher des corps qui lui livraient des secrets de vie pour la chimie naissante. Sur les trois pendus, ils en avaient pris deux.

L'enfant fut longtemps à mourir; peut-être ne sentit-elle pas la douleur, sa mère l'ayant rendormie.

La suite au prochain...